

## Préface

Rien ne nous étonne plus venant de Laurence Vanin-Verna, professeur de philosophie, qui sait faire partager sa passion pour la philosophie. Elle dispense son savoir avec brio lors des conférences et des ateliers philosophiques « Cogito », qu'elle anime au sein de l'Université du Temps Libre de Toulon.

Soucieuse de rendre la philosophie accessible à tous, elle anime également différents forums, notamment « PhiloFnac » et « Pause Philo » et n'hésite pas à sortir des amphithéâtres pour rencontrer ses lecteurs et partager ses réflexions philosophiques avec le plus grand nombre.

Dans ce troisième tome de la collection « La philo ouverte à tous », elle nous fait allégrement gravir les deux versants difficiles et d'apparence contradictoires, foi et raison, d'un même sommet où campe le divin. C'est sur cette route des crêtes qu'elle nous invite à une réflexion philosophique sur Dieu.

Prendre de la hauteur c'est bien ce à quoi nous convie, tout à fait naturellement et avec humour, notre professeur de philosophie qui par la clarté de ses écrits et exposés, gage d'intelligibilité, met

à la portée d'un large éventail de publics, lecteurs et auditeurs, la pensée philosophique et l'action.

C'est un bonheur, après la lecture des trois premiers ouvrages de cette collection de pouvoir établir des liens entre les systèmes philosophiques, les périodes, les concepts, de pouvoir relever les contradictions, constater les ruptures annonciatrices de transformation des sociétés, de voir ses propres réflexions stimulées par des philosophes marqueurs de leur temps, de pouvoir enfin tirer quelques fils directeurs de la connaissance et de la raison qui permettent d'envisager les rapports de l'homme et du monde.

Pourquoi ne pas prendre ce plaisir en ouvrant ce nouvel ouvrage ? D'autant que Laurence Vanin-Verna prend son lecteur par la main et à partir de la croyance propre à tout homme, lui fait remonter le temps, au cours duquel ce Dieu inscrit semble-t-il au plus profond de l'Être humain, a changé de nature, de forme, de puissance et de statut.

Ainsi après nous avoir décrit l'émergence d'une raison vouée à la pensée théorique et laïcisée, dégagée du mythe et s'affranchissant lentement de la conscience religieuse, nous voyons poindre la théologie chrétienne axée sur la révélation et donc soumise à la parole ou l'écrit révélé.

L'auteur nous propose une distinction mais aussi de fructueux échanges entre le Dieu de la foi et celui de la philosophie.

Mais interrompant avec vigueur ce dialogue jusqu'ici instauré entre philosophie et théologie, Laurence Vanin-Verna convoque les philosophes de la période classique et des Lumières, délaisse le marteau de Nietzsche, s'empare de sa propre masse pour faire table rase de tout ce qui touche au divin. Rien ne reste debout et j'ai beaucoup apprécié la façon dont elle ferme une à une, sans en oublier aucune, les portes qui pourraient conduire à un possible Dieu de la superstition.

Enfin, une surprise de taille nous attend : c'est l'épilogue et je laisse ici le soin aux lecteurs de découvrir par eux-mêmes et sans doute avec étonnement le mystérieux final de cet opus.

Une nouvelle fois Laurence Vanin-Verna nous surprend et nous séduit par le réalisme et la clarté de son propos ; la façon dont les idées philosophiques sont traitées, révèle l'un des traits caractéristique qu'elle déploie sans rémission : la pédagogie. Il est agréable de pouvoir la lire sur un tel sujet traité avec subtilité et ce souci constant d'être compris par tous.

Jacques Maurel  
*Juriste et étudiant à la Faculté de Théologie de Strasbourg*  
*Auditeur aux conférences et aux ateliers philosophiques*  
*de l'UTL Toulon*

# Introduction

L'annonce faite par Nietzsche<sup>1</sup> de la « mort de Dieu » a ébranlé tout le XX<sup>e</sup> siècle. D'autant que, par la suite, les guerres et leurs atrocités, les tragédies des camps et des bombes détruisant Nagasaki et Hiroshima ont aggravé ce sentiment qu'il ne pouvait y avoir un Dieu qui aurait pu permettre tout cela.

L'homme désespérant de lui-même a généralisé ce sentiment à ce Dieu silencieux qui ne fut d'aucun réel secours en ces temps désastreux. L'homme aurait pourtant aimé un miracle, une grâce exceptionnelle pour échapper à toute cette misère. Mais rien... Dieu est resté sourd à toute requête et ce siècle a mis en évidence l'échec des grandes pensées et valeurs véhiculées par le siècle des Lumières. Ainsi la première moitié du vingtième siècle incarna-t-elle surtout une période de ténèbres et de morosité.

Pourtant, prise à la lettre, la formule « Dieu est mort » ne signifie rien car Dieu reste par définition immortel.

---

1. Friedrich Nietzsche (1844-1900). Philosophe allemand connu pour la virulence de ses aphorismes. Avec l'affirmation de la mort de Dieu, il considère que la volonté peut permettre à l'homme de se dépasser et de donner à son existence sa pleine valeur. Il envisage notamment l'affirmation joyeuse du surhomme. Il a annoncé la mort de Dieu dans ses œuvres : *Le Gai Savoir* et *Ainsi parlait Zarathoustra*. Cf. les deux textes exposés en annexes.

D'autant qu'il existe une différence primordiale entre la mort du « Dieu concept », celui de la philosophie et celle du Dieu de la foi qui engendre quant à elle dans l'esprit des hommes, soit un sentiment d'abandon ou au contraire, paradoxalement, un regain d'énergie et un souffle de liberté. C'est d'ailleurs cette distinction essentielle entre ce Dieu de la rationalité et celui de la foi qui justifie l'écriture de cet ouvrage.

De surcroît, d'un point de vue philosophique la mise à mort de Dieu vient mettre un terme à tout un pan de l'histoire de la philosophie médiévale ou classique dont Dieu était soit le référent, soit la clef de voûte. De fait, pourquoi évoquer un Dieu des philosophes et comment le définir ?

Bien des interrogations agitent les pensées du philosophe et Dieu a souvent occupé une place centrale, mais avec la mort de Dieu, ce concept a-t-il vraiment disparu de toute philosophie ? Le philosophe, outre les questionnements sur le monde et sur l'homme, ne se doit-il pas aussi de sonder les mystères de l'origine de l'humanité ?

Remarquons qu'avec la « mort » de Dieu, l'homme a manqué d'humilité. La course à la technicité, le développement des sciences, la satisfaction des intérêts personnels ou financiers ont incarné de nouvelles valeurs ou référents qui semblent avoir remplacé Dieu, à défaut de dire que l'homme s'est parfois pris pour Dieu.

Par ailleurs, il fut une période où l'on bâtissait, détruisait, se battait au nom de Dieu. Bien que paradoxalement, dans son discours aux hommes, il les invitait à la fraternité, la paix et l'harmonie. Tous ces constats montrent qu'il convient de réfléchir sur le Dieu de la philosophie, d'expliquer en quoi il diffère de celui de la religion et du Dieu prétexte des intégrismes. La raison peut-elle anéantir ces « raisons » de la foi « idolâtre » qui se détournent du raisonnable et asservissent l'esprit ?

Notons aussi qu'aujourd'hui évoquer Dieu suscite toutes sortes de réactions ou de réflexions. Certains se prétendent agnostiques<sup>1</sup>, d'autres athées<sup>2</sup>, d'autres croyants mais parfois non pratiquants... Certains dénoncent le fanatisme, le terrorisme ou au contraire regrettent une désertion des Églises... Soulignons notamment que pour d'autres, la spiritualité peut aussi s'envisager sans référence à Dieu, sans transcendance. L'homme semble donc toujours partagé entre les exigences de la raison et celles de la foi. En bref, la question de Dieu ne laisse pas indifférent et chacun s'attache à défendre son opinion.

Or il importe de clarifier certains aspects de la question afin d'éviter les amalgames et de distinguer des concepts complexes, voisins mais différents, qui ne vont pas de soi : la religion, le sacré, le profane, Dieu, le démiurge, la cause première, la foi, la croyance, la superstition, le théisme, le déisme etc. Autant

---

1. Position qui consiste à penser que le fond des choses demeure inconnaissable, donc inaccessible.

2. L'athéisme est une doctrine qui se résume à nier l'existence de Dieu.

de termes souvent mal utilisés dans le langage courant dont le sens réel est méconnu, oublié.

Définir, distinguer, décrire, critiquer, c'est ce à quoi je vais m'attarder dans cet écrit.

Alors avant de faire le choix : avec ou sans Dieu, j'ai trouvé opportun, en un premier temps, de retracer l'évolution du concept de Dieu au cours d'un bref panorama de l'histoire de la philosophie décomposé en trois périodes. La première concernant l'émergence de la pensée et du discours sur Dieu. La seconde abordant les distinctions entre philosophie et théologie, spécialement au Moyen Âge. La dernière évoquant Dieu dans la philosophie classique et les théories du système.

Au terme de cet historique nous aurons constaté que certains philosophes se détachent des critères traditionnels de la pensée, notamment métaphysique, pour entreprendre une distanciation à l'égard de Dieu. Quelles conséquences cela aura-t-il sur la pensée ?

La mise en garde philosophique contre les abus du dogme pourra-t-elle servir de garde-fou contre les intégrismes ? En quoi la réflexion philosophique sur Dieu peut-elle éclairer le monde moderne ?

Nous envisagerons pour répondre à ces différentes questions d'appréhender les raisons de la foi et la foi de la raison.

Au centre de ce nouvel axe de réflexion, Dieu sera tour à tour défini, nié, malmené. Le courage intellectuel et la rigueur

intellectuelle voudront que je mette ce concept à l'épreuve jusqu'à lui intenter un « procès », poussant à l'extrême la critique contre lui. À terme, le concept de Dieu pourra-t-il résister ?

Finalement, sera-t-il possible de remédier à l'errance de la pensée liée à l'annonce de la mort de Dieu et par quel moyen ? Le retour de Dieu sera-t-il envisageable ? En ce cas, pourrons-nous annoncer la réapparition de l'Éternel Absolu ?

# 1

## Les phénomènes naturels et leur déification

Dès l'origine les hommes se sont interrogés sur le monde dans lequel ils évoluaient et sur leur présence en ce lieu. Ils ont commencé par répondre grossièrement et naïvement par des divinités primitives qu'ils plaçaient dans les pierres, les arbres... car ils ne comprenaient pas les phénomènes naturels qui les entouraient, ni leur hostilité parfois inquiétante. Ils les redoutaient.



La crainte des phénomènes  
naturels : origine de  
la déification de la nature

La disproportion entre les forces naturelles et celles des hommes a engendré la peur, un sentiment d'effroi. La violence des orages, la foudre et la force du vent constituaient autant de manifestations de la puissance naturelle et dévastatrice qui les dépassaient non seulement physiquement mais aussi intellectuellement. La puissance naturelle paraissait inconcevable sans l'intervention magique, quasi surnaturelle d'une entité supérieure pour la justifier. Les hommes ont, en conséquence, envisagé un animisme<sup>1</sup> de la nature qu'ils ont ensuite assimilé

---

1. Il s'agit d'une prise de position selon laquelle les hommes envisagent que la nature ainsi que les êtres sont dotés d'une âme. Claude Bernard affirme à ce propos : « On supposait qu'une force générale et primordiale ou surnaturelle

à des divinités archaïques placées dans les choses (un dieu de la mer, un dieu du vent, un dieu de la pluie, etc.) et qui agissaient, à l'image des hommes, selon leurs caprices ou leur humeur du moment. Ces divinités permettaient alors de justifier la démesure inquiétante des manifestations naturelles. La symbolique divine répondait alors à la provocation spectaculaire incarnée par la puissance de la nature. Ce fut l'origine des hiérophanies à savoir ces manifestations supposées de la transcendance dans des objets, reconnus ensuite comme sacrés. 

Puis, les hommes se mirent à célébrer ces divinités, leur consacrer des rituels et des sacrifices afin d'obtenir leur clément protection. Ils organisèrent des cérémonies funèbres et élevèrent des tombeaux, lieux ouvrant aux défunts<sup>1</sup> les portes de l'Éternité. Ils donnèrent alors un sens à la mort, comme pour conjurer leur finitude. Ces gestes rassurants mirent en évidence la séparation de l'homme avec le monde animal, la nature. Là où l'animal mort était voué au périment ou à la consommation – relégué au statut de viande –, l'homme se voyait ouvrir les portes de l'au-delà. Ainsi le culte des morts incombait-il aux vivants. Les mythes de la pesée des âmes, par exemple, ou encore la possible transmigration des âmes, invitaient à penser l'au-delà. Tout ceci attestait de l'aptitude des hommes à l'abstraction, à

---

qu'on appelait *âme* ou *force vitale*, réglait toutes les propriétés de la matière vivante et tous les phénomènes qui en dérivent. » *Principes de médecine expérimentale*, PUF, « Quadriège », p. 188.

1. Les trépassés étaient placés dans les tombeaux selon une position et une orientation particulièrement choisies. Ils étaient couverts de leurs parures. Chaque objet déposé dans la tombe renvoyait à une symbolique de leur vie.

l'élaboration de la pensée spirituelle et superstitieuse. Parvenant ainsi à échapper à l'animalité, ils s'en inspiraient toutefois afin d'évoquer métaphoriquement la puissance. Ainsi conçurent-ils des divinités mi-hommes mi-bêtes pour montrer que par la pensée ces dernières échappaient au règne de la nature, et que par la partie animale elles incarnaient la puissance. Les grands récits mythiques permettaient alors de dédramatiser les événements que les hommes redoutaient le plus, à savoir la mort et les punitions divines.

### La croyance : une vérité établie

Par la suite, les hommes ont envisagé une cosmogonie, des mythes plus complexes et élaborés, porteurs d'images et de superstitions qui imposaient en même temps des règles de conduite dont les divinités ou les prêtres étaient les garants. Les mythes relataient l'histoire de la vie des dieux, êtres supérieurs et immortels qui pouvaient également intervenir dans les affaires humaines.



Les mythes fondateurs de la cohésion sociale : et la croyance devient vérité !

À force de transmission (notamment orale), de célébrations et de rituels, les mythes commencèrent à s'inscrire dans la culture de la cité. Ils cimentaient les liens sociaux, structuraient et ponctuaient la vie quotidienne dont chacun se félicitait de respecter les préceptes. Ils

témoignaient également de cette aptitude spirituelle à se représenter le monde sous la forme d'images artificielles, allégoriques. Les coutumes qui en découlaient renforçaient l'adhésion à la croyance posant ainsi les différences entre le profane et le sacré.



Progressivement, par le biais du langage, la pratique culturelle, l'usage de la magie, les mythes, ainsi que les messages qu'ils véhiculaient, se sont mus en vérité.

Il importe ici d'ouvrir une parenthèse afin de préciser que la croyance se définit comme l'assentiment à des affirmations dont la démonstration reste insuffisante, incomplète donc incertaine. Ainsi croire peut s'entendre au degré le plus faible comme un simple assentiment. Mais ensuite, cet acquiescement est considéré comme une « connaissance » véritable. Cette dernière, passée dans les habitudes et les traditions s'impose comme vérité acquise, établie. Soulignons également que les vérités véhiculées par la croyance s'inscrivent ensuite progressivement dans la conscience collective. C'est ainsi que la simple croyance se transforme en foi. Ce qui explique la différence de sens entre la croyance<sup>1</sup> (simple approbation à une opinion) et la foi<sup>2</sup> (qui intègre la confiance en cette adhésion). Ces précisions conceptuelles exposées, revenons à notre propos.

---

1. Du latin *credere*, assentiment qui se dispense de la preuve.

2. Du latin *fides*, adhésion, confiance en l'existence de Dieu qui suscite l'engagement, la ferveur. Pascal considère qu'il s'agit d'une certitude liée à la grâce. Ce terme donnera le « Fidéisme ». Ceci correspond à cette doctrine condamnée par l'Église en 1838, car elle se développe autour de l'idée que

Nous disions donc que les coutumes se fondaient sur la croyance. Néanmoins, il ne s'agissait que de vérités de la foi, c'est-à-dire des opinions à connotation émotionnelle forte. De ce point de vue, les divinités suscitaient crainte, ferveur et dévotion. De ce fait, chacun défendait sa foi avec plus ou moins d'ardeur, et se refusait à mettre en cause son contenu. Le peuple notamment admettait l'évidence et le bien-fondé de l'existence des dieux sans les contester, car l'indubitable certitude de leur existence était établie dans les esprits.

Insistons également sur le fait que le propre d'une vérité révélée est de prendre un caractère sacré<sup>1</sup>, incontestable puisqu'elle devient la référence à l'invisible. Remarquons aussi qu'il faudra attendre Socrate<sup>2</sup> pour constater que durant son procès

---

la connaissance des vérités premières repose exclusivement sur la foi, sans explication rationnelle possible.

1. Du latin *Sacer* qui dans le cadre religieux renvoie au culte, au divin ; et d'un point de vue sociologique signifie « séparé des choses profanes ». « Le sacré, c'est essentiellement, [...] ce qui est *mis à part*, ce qui est *séparé*. Ce qui le caractérise, c'est qu'il ne peut, sans cesser d'être lui-même, être mêlé au profane. Tout mélange, tout contact même a pour effet de le *profaner* c'est-à-dire de lui enlever tous ses attributs constitutifs. », Durkheim, *Sociologie et philosophie*.

2. Socrate (469-399 av. J.-C.). Philosophe considéré comme le Père de la philosophie, et notamment connu par le biais des dialogues de Platon. Il fut dénoncé comme impie, introducteur de divinités nouvelles et corrupteur de la jeunesse. Il fut condamné à mort à l'issue de son procès relaté dans l'ouvrage de Platon : *L'Apologie de Socrate*. Pour des raisons de calendrier religieux, la peine ne put être exécutée immédiatement ; Socrate fit de la prison, refusant toute évasion et poursuivant ses entretiens avec un petit noyau de fidèles et amis. Jusqu'au jour où, conformément à sa condamnation il fut contraint à boire la ciguë.

il fut accusé de saper les bases morales et religieuses de la cité ; c'est dire la fidélité et la soumission des hommes vis-à-vis du religieux. Ce fut l'un des premiers procès d'impiété.

En règle générale, était ancré dans la pensée des hommes, que s'ils respectaient et célébraient les dieux, ils n'auraient plus à les redouter.

Ainsi, nous pouvons dire que les premiers hommes furent animés par un profond besoin de protection et de compréhension des phénomènes naturels qui les entouraient. Les divinités constituèrent une première réponse aux angoisses existentielles humaines.

### **Premières distinctions : entre cosmogonie et étude de la nature**

Pourtant les récits relatant les origines mythiques de l'humanité constituaient autant d'ignorances narratives ou fabulatrices posées sur le voile de l'incompréhension de la présence au monde. Ils correspondaient à des tentatives de conception et de justification. Ils fondaient et participaient au renforcement des croyances mais aussi à la nécessité de s'y soustraire. Il n'est donc pas surprenant d'observer que certains hommes ont éprouvé le besoin de se détacher de la superstition. Comment se sont-ils émancipés du religieux ?



Les présocratiques :  
comprendre les principes  
de la nature

Leur préoccupation semble s'être doublée d'une quête de notre provenance. Cela les conduisit à imaginer non plus l'histoire de la naissance du monde mais plutôt à chercher le principe ou l'essence de cette origine.

Certains hommes, en quête de savoir, ont souhaité abandonner ce paradigme religieux et superstitieux. Ils lui ont préféré un modèle physique, fruit d'une construction intellectuelle, d'une interprétation. Ils s'attachaient alors à comprendre la nature ou *phusis*, et non plus à la déifier.

Se détournant du caractère sacré des phénomènes, ils ont alors analysé la nature et conçu des systèmes d'explication à partir des éléments. Ils n'ont plus cherché à examiner comment les phénomènes se produisaient mais plutôt de quoi ils provenaient. Ils recherchaient la source de leur provenance. Un glissement du questionnement s'est finalement opéré entre le « comment » et le « pourquoi<sup>1</sup> ». En conséquence, ils ont bâti des raisonnements explicatifs puis ont tenté d'approcher le principe originaire.

Certains pensant, comme par exemple Thalès, que l'élément premier se trouvait être l'eau, ou encore selon Anaximène l'air, ou Anaximandre l'indéfini etc. Ces physiciens de la première heure

---

1. « Comment » se familiariser avec ce monde dans lequel nous sommes jetés ? En priant et célébrant les dieux pour que notre vie soit sous leur protection. « Pourquoi » le monde existe-t-il ? Parce qu'un Être l'a créé.

priront le nom de présocratiques<sup>1</sup> et ils tentèrent d'expliquer l'origine du monde et de la vie à partir de l'observation de la nature et non plus à partir d'entités magiques ou surnaturelles. Ils ont alors fondé la première distinction entre la croyance et la rationalité dont elle a émergé. L'observation de la nature a permis aux physiciens de décrire les phénomènes, mais pas seulement... Les présocratiques ont également énoncé les principes qui sous-tendent la consistance du monde.

Sensibles à l'harmonie universelle, ils ont décrypté les apparences, qui semblent parfois enchevêtrées et incohérentes, afin de trouver un ordre sous le chaos parfois perceptible. Cette quête de l'ordre correspondait également à une recherche de sens pour combler l'errance de la pensée et l'ignorance. Par ailleurs, elle répondait à l'interrogation première des origines : d'où venons-nous ?



Proposition interrogative qui, indirectement, engage à quérir l'élément premier. Qu'est-ce que l'être ? Cette question invite à penser l'Être Premier, la source de toute chose.

En conséquence, nous pouvons noter que sous le polythéisme animiste qui rejoint la superstition, le philosophe cherche un

---

1. Les présocratiques sont les philosophes grecs antérieurs ou contemporains de Socrate. Ils ont tenté de définir le monde, l'être des choses et de la nature à partir d'un élément explicatif : eau, air, feu, terre, infini, etc. Les principaux sont entre autre : Thalès, Anaximène, Anaximandre, Héraclite, Parménide, Zénon, Anaxagore... Ils ont contribué à diffuser la pensée philosophique dans toute la Méditerranée. Mais il ne reste malheureusement que quelques fragments de leurs œuvres. L'ensemble ayant été perdu.

absolu qui sous-tend le monde : une cause première ou une « *atma* » à savoir une âme du monde. Alors que certains individus tentent de consolider la foi et la croyance, d'autres (les philosophes) s'étonnent de notre présence au monde et essayent de fonder par une démonstration rationnelle l'origine de tout ce qui est. Les philosophes ont résolu ce polythéisme en le fondant dans l'unicité, l'identité du principe premier.

De toute évidence, quand l'un cherche et démontre, l'autre admet, célèbre ou prie. Ici se posent les premières distinctions entre les « vérités » de la foi et celles de la raison. Ainsi le philosophe s'est émancipé de la dimension sacrée du mythe. Il a désacralisé la pensée en se détachant de l'emprise du religieux. Il a distingué ce qui est de l'ordre de la foi et ce qui est du domaine de la raison. Mais comment concilier la raison et le discours sur Dieu ?